

Les deux mendiantes

Autor(en): **St-Georges, L. de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **[6] (1903)**

Heft 51

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-253292>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES DEUX MENDIANTES

Chaque matin les ramenait sous le portail de l'église où elles demeuraient jusqu'à l'heure à laquelle le sacristain fermait les portes. C'était deux femmes très âgées ; chacune avait son côté respectif : l'une à droite, l'autre à gauche, et tandis qu'elles faisaient glisser les grains du chapelet entre leurs doigts osseux en murmurant des « ave » de leurs bouches édentées elles examinaient avec attention toutes les personnes entrant ou sortant.

Pour l'une comme pour l'autre, c'était une peine aiguë de se voir oubliée quand l'autre recevait une aumône.

Il y avait en particulier une dame d'aspect distingué, toujours habillée de noir et que l'on appelait respectueusement Madame la Comtesse.

Elle avait une prédilection pour la mendicante de gauche à qui elle donnait plus et plus souvent qu'à celle de droite. Aussi, quelle rage sourde avait celle-ci contre sa rivale préférée.

Il est vrai de dire que cette dernière connaissait mieux son métier de mendicante, avait le coup pour flatter et attendrir les gens et attirer les regards sur elle. Toujours la première arrivée, elle recevait la première aumône. D'un air plus avenant, proprette en sa misère, elle quémandait d'une petite voix flûtée assez sympathique. Sa vis-à-vis était voûtée, sordide, les yeux pleureurs et rouges, aussi, inspirait-elle plus de dégoût que de pitié. Madame la Comtesse ne lui parlait jamais et lui faisait passer son aumône par le valet de pied. A la mendicante rusée, elle disait assez souvent une parole aimable et lui donnait elle-même quelques monnaies de sa fine main gantée. Quelle colère muette cela soulevait chez la mendicante de droite qui appelait « manque d'égards » les façons de la bonne personne ; mais ce qui la faisait le plus souffrir c'était de savoir son heureuse rivale en possession de son secret, de la voir se réjouir de sa propre rancune et jeter sur elle des regards de triomphe dès que Madame la Comtesse avait disparu.

Un dimanche matin, elles étaient toutes deux à leur

poste, attendant l'heure du grand office. Ponctuelle comme une reine, c'était l'heure où Madame la Comtesse avait l'habitude de venir écouter la messe. Nos deux pauvresses l'attendaient anxieusement roulant dans leurs têtes branlantes des projets bien différents : cette fois, celle de droite était fermement décidée d'adresser la parole à la dame, lui dire combien elle était pauvre et misérable, qu'elle priait et croyait aussi au bon Dieu, tandis que sa voisine était jalouse et méchante et point si pauvre qu'elle s'en donnait l'air. c'était une hypocrite, une comédienne qui ne croyait à rien ; voilà ce qu'elle voulait dire à Madame la Comtesse et puis rira bien qui rira le dernier.

« Dis-donc, » dit tout à coup la vieille de gauche à sa compagne, en clignant familièrement de l'œil. Elles par-



Vue sur la mer et la côte au Cap d'Orso

laient peu d'ordinaire ensemble, n'ayant guère à se dire des choses aimables.

L'interpellée prit une mine méfiante et renfrognée en demandant :

« Que me veux-tu ? »

« Nous sommes de vieilles connaissances, reprit l'autre, vraiment, tu ne me reconnais pas ? »

« Non ». Disant cela elle examinait sa voisine d'un regard en dessous. Elle ne la reconnaissait pas. Et pourtant, depuis ce jour où elles s'étaient rencontrées au seuil de l'église, elle lui était antipathique ; autant du moins que peut l'être une personne que l'on ne connaît pas autrement.